

## Balle de match

Robbert Fortin

---

Number 86, Fall 2000

Le sport

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14727ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Fortin, R. (2000). Balle de match. *Moebius*, (86), 135–138.

## ROBBERT FORTIN

### *Balle de match*

J'ai stoppé les voitures pour traverser l'avenue du Mont-Royal. D'un trottoir à l'autre, pendant quelques secondes, j'ai senti ce vide qui rétablit cet équilibre dans la conception d'un univers coincé entre un embouteillage et un bloc d'air nageur de ciel bleu. Une petite minute pour composer le philtre des charmes d'un tableau de Chirico, quelque chose entre la rupture ou la conciliation d'une réalité métaphysique et un balbutiement de singe perdu dans les cônes de la ville. Devant moi, démesurément large, la rue pavée d'asphalte noir et les culs assis sur leur bêtise à quatre roues, le volant dans l'empreinte de leurs mains à dix mètres d'un feu rouge. Je l'ai traversée cette avenue sans me faire harponner par le mince esprit de certains hommes-huit-cylindres-traction-avant.

Arrêter le trafic et avoir l'impression sans trop y prendre garde d'arrêter le monde un instant, c'est comme s'entêter à vouloir faire le gamin devant un troupeau de voitures; c'est faire fulminer les conards qui ne veulent pas avancer vers le fond du bus, se révolter contre ceux qui dépensent de l'essence en râlant contre les prix trop élevés à la pompe, c'est faire le coup de pied de l'âne à ceux qui sont pressés d'aller nulle part en étant plus débiles que le voisin.

Cet après-midi-là, je m'en allais jouer au tennis au parc Jeanne-Mance. Ni autos, ni cabs, ni klaxons, ni industries, ni forces productrices nickelées, ni types nerveux, ni brousse transitoire, ni mecs égoïstes, hypocrites ou insatisfaits ne pouvaient m'en priver.

J'étais à mes affaires, filtrant ma soif de vivre à la menthe de mon pas. J'avais en propre la grâce du chat et la détermination de la flamme sur le cresson d'une fontaine. Le pas droit dans chacun de mes secrets, je m'avançais dans l'alphabet du mouvement en tenant la clé du bonheur. Simplement. Alors le monde s'est étiré comme la pelure d'un citron jaune et le temps cessa sa poursuite des secondes pour libérer sa petite boîte de papillons orange dans le tracé de mes pas.

Je m'ouvrais à l'alternative: être moins con que les cons, plutôt que de le devenir en râlant contre les cons; décider de vivre pour vivre mieux, à la façon des fleurs japonaises qui remontent du bâillement de l'eau en traçant un parfum à la corne de la vie; faire de ma journée une voyelle débordant de son son; ou prendre la balle au bond comme un chat qui joue dans l'amande de la lumière.

Je ne voulais pas critiquer ceux qui râlent contre les émissions de télé qu'ils ne peuvent eux-mêmes s'empêcher de regarder.

Je ne voulais pas entendre les écrivains se plaindre de leurs déboires, ni les voir pisser sur l'Humanisme en dardant la corne contre ceux qui les nourrissent; ni débattre de l'intolérance, ni donner un coup de pied au cul à ceux qui croient qu'il y a des poètes gay et des poètes straight; nulle envie d'être cynique ou soprano; nulle tentation de m'insurger contre ceux qui distribuent les coups bas dans votre dos et qui vous disent un bonjour surnois aux lancements de livres; nulle envie d'être insolent ou de réveiller le passé; je ne voulais pas transformer le monde à l'effigie d'un quelconque millésime Don Quichotte; ni gifler quelques coqs qui s'insultent sur le fumier, ni lécher une blessure de flamant ou de taureau dans sa muleta de savant dindon; ni crier aux vermines de manger les charognards. Je voulais seulement quelques moments cool sur une surface d'asphalte

vert, mixé avec des matériaux étranges; je voulais quelque chose de simple: une raquette, trois balles, un partenaire, un court de tennis.

Je voulais respirer, bouger, penser, servir, agir, échanger, avoir du flair, placer ma raquette en touche, en brossé, en revers, en croisé, en coup droit, balle de match ou balle de bris. En retour de service ou en balle d'attaque, attraper, surprendre, riposter, me défendre. Sur amorti au filet, en passing avec mon revers brossé en fond de court, ou sur coup droit en parallèle, je voulais jouer, mettre de la pression à l'adversaire, exécuter et réussir mes meilleurs coups aux moments importants.

Je voulais gagner sans abaisser ni humilier l'adversaire et advenant une défaite, perdre dans l'esprit olympique, sur une poignée de main, convaincu d'avoir fait partie des bonheurs que je m'étais choisis cet après-midi-là; convaincu d'avoir honoré mon partenaire de jeu par mon attitude inspirée sur le terrain. Le tennis, c'est l'air, l'espace, le mouvement, les déplacements, les coups naturels, l'instinct, la stratégie et l'effort ajustés dans l'ensemble du match; on en ressort relié au sport par une sorte de force douce et abandonnée, de couleur différente chaque fois; c'est cette façon de jouer fair-play, sans s'emmerder de la vie des cons dans leur mentalité de bordel d'écrase-tout-sur-leur-passage, qui fait que l'on ne peut jamais s'endormir avec des prisons comme images; c'est comme poser un fruit dans le creux de sa main et faire comme le pauvre qui ne se nourrit que de choses senties; c'est entrer dans l'intimité des armes sans posséder l'adversaire, c'est pénétrer les forces et les faiblesses de l'autre sans les ruiner; c'est aussi interroger ses propres forces ou ses faiblesses, sans tituber comme un ivrogne ou sans se brûler les ailes en poussant vers soi ses victoires au soleil; c'est sentir ses forces revivifier ses moments de difficultés dans l'instant présent; c'est commettre des erreurs en prenant des mesures pour les corriger

immédiatement; c'est se comporter comme le chant des chutes d'eau en parvenant à la rivière pour se saouler d'elle.

Je ne serai jamais content d'avoir vécu ma vie, je pense, que si j'ai aimé, vécu, été aimé, écrit, lu, peint, joué, ri, pleuré. Dans la plus simple limpidité secrète du cœur, il est stupide de vouloir comprendre sa vie et prétendre s'en nourrir comme d'une formule chimique. Alors au tennis, comme dans tout ce que je fais, je donne le meilleur de moi-même, sans chercher la perfection, et c'est cela qui m'amène à vouloir être dans la vie, en dépit de mes moments de maladresses. La lumière de l'entendement ne peut à elle seule suffire, il faut avoir du flair et agir en conséquence si l'on veut apprendre quelque chose de la vie.

Il faut être un capteur d'énergie, se déshabiller de tout ce qui alourdit tout en ne perdant pas son temps à ensemercer le désert; ne pas s'encombrer du passé ni nager dans des brouillards d'émotions qui troublent encore plus l'angoisse.

Il faut avoir des yeux nouveaux tout en cessant de se vouloir autrement qu'on est.

Du premier service à la balle de match, il faut être un guerrier, un chaman, se nourrir de ses propres forces, avoir une confiance en soi inébranlable, et un respect de soi assez fort pour ne pas être étouffé par les coups ratés.

Le poète, l'écrivain, l'artiste sont des athlètes à qui il faut autant de souffle que de ressources, autant d'intelligence que de flair, autant de discipline que de liberté, autant de visible que d'invisible, autant d'inépuisable que de courage, autant d'épreuves que de victoires, autant de routes que de lacs pour baigner et marcher dans l'amour de tout ce qui vit.